

l'œuvre de Viollet-le-Duc, celui-ci tente de redonner au bâtiment son aspect supposé d'origine. De fait, le pignon de la chapelle constitué d'éléments en colombage est rétabli en maçonnerie et trois baies y sont aménagées. Plusieurs contreforts de la chapelle sont reconstruits, tandis qu'une grande quantité de pierres de parement usées par les années et la pollution doivent être remplacées sur l'ensemble du bâtiment. Dans le même temps, des chapiteaux sculptés à l'intérieur de l'édifice sont refaits, tandis qu'à l'extérieur, une partie des têtes grotesques sculptées supportant la corniche de la toiture et devenues illisibles est changée. La partie maçonnerie du chantier est confiée à l'entrepreneur Armand Requier de Rouen et la sculpture au rouennais Edmond Bonet.

Malgré les travaux réalisés à la fin du XIXe siècle, l'état de conservation général de la chapelle suscite, dans les décennies suivantes, de nombreuses inquiétudes. La dépose des peintures de la voûte entre 1962 et 1965 offre alors l'occasion de pratiquer sur le bâtiment une nouvelle campagne de restauration à grande échelle. Celle-ci doit porter à la fois sur les maçonneries intérieures et extérieures, la reprise des décors sculptés et la mise en valeur d'éléments architecturaux anciens, la réfection de la charpente et de la couverture, la pose d'un nouveau dallage au sol, la restauration des vitraux, l'installation d'un éclairage adéquat ainsi que sur le traitement des abords du monument. Compte-tenu de l'ampleur des travaux à effectuer, la restauration complète de la chapelle devenue un peu l'emblème de la ville de Petit-Quevilly va s'étaler sur une vingtaine d'années.

Le sauvetage des peintures de la voûte :

La campagne de restauration de la chapelle effectuée en 1895, est l'occasion de redécouvrir, dans leur intégralité, les peintures ornant la voûte du chœur cachées par un badigeon de lait de chaux. En 1897, les travaux confiés au peintre Louis Ypermann se traduisent par le nettoyage des peintures et leur restauration par la reprise des traits effacés puis par une application d'un lait de cire afin de fixer les pigments et de les préserver.

Mais au bout de quelques années, le procédé de fixation utilisé se révèle catastrophique pour l'œuvre puisqu'il entraîne son opacification et surtout, provoque un écaillage de la couche picturale. En 1932, une campagne de travaux est menée pour

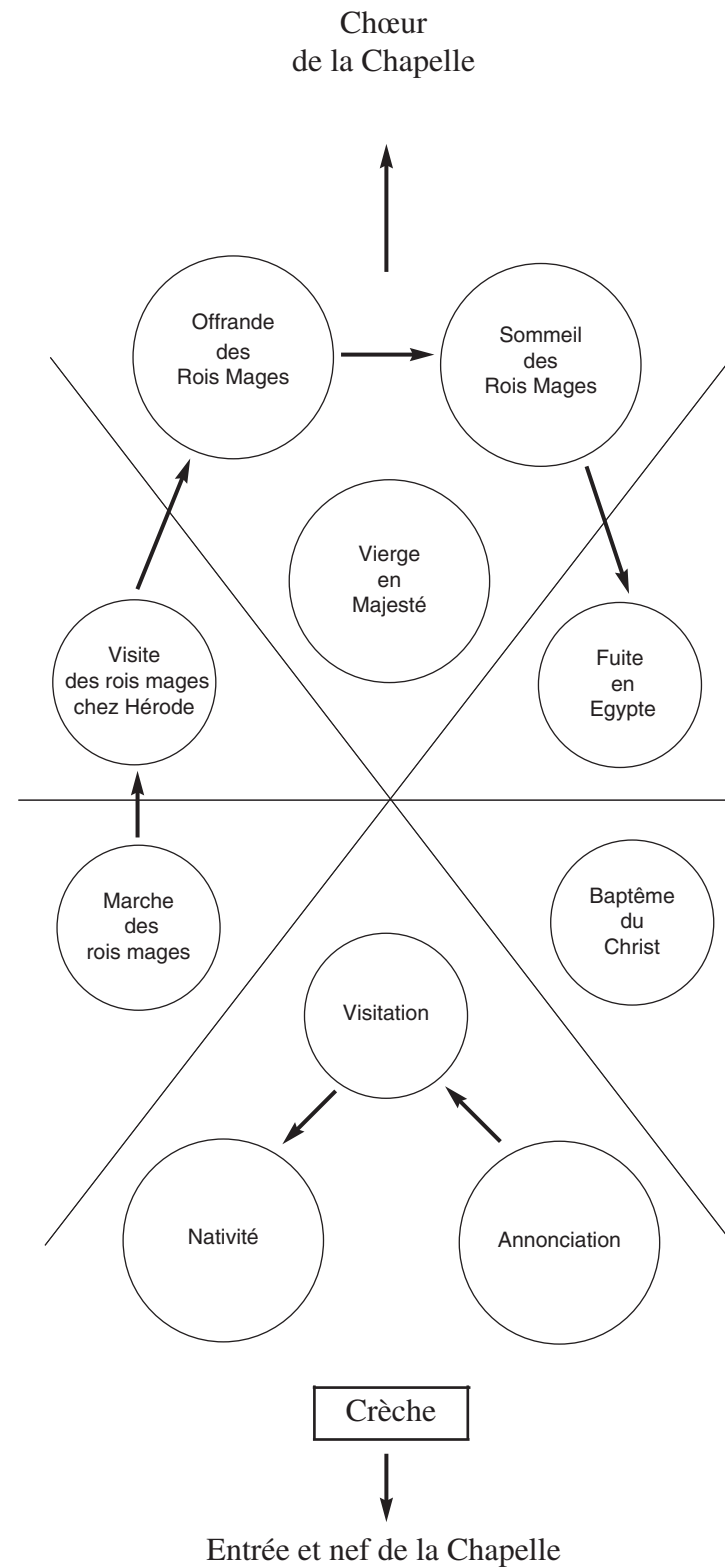
tenter de refixer à la gomme arabique les peintures. Malheureusement, l'examen pratiqué sur les peintures en 1958 souligne leur état avancé de dégradation et la nécessité urgente d'entreprendre une campagne de sauvetage.

Après plusieurs tentatives infructueuses de restauration sur place, la décision est prise de déposer l'ensemble des peintures de la voûte en utilisant la spectaculaire technique du strappo qui consiste à décoller la couche peinte épaisse d'un 10^e de millimètre de son support. Cet ensemble décoratif mesurant près de 56m² de surface est déposé entre 1962 et 1965 puis restauré par Marie France de Christen, restauratrice des Musées nationaux. Dans un premier temps, les peintures sont consolidées par la pose à leur revers d'un enduit et de toile de coton. Débute ensuite la phase de restauration proprement dite de la couche picturale qui se traduit par le retrait de la paraffine, puis par l'application d'un certain nombre de retouches de peinture.

Pour les peintures ainsi restaurées se pose alors le problème de leur repose dans la chapelle où l'humidité et les variations de température observées font craindre le pire pour la pérennité des œuvres restaurées. Celles-ci vont devoir attendre la fin des travaux de restauration de la chapelle et l'installation d'un système de chauffage permettant de maintenir une température constante dans le bâtiment. Après 20 années d'absence et d'efforts de la part du ministère de la culture et de la ville de Petit-Quevilly, les précieuses peintures réintègrent enfin la voûte de la chapelle Saint-Julien en 1983 et 1984.



Scène de l'adoration des mages



Plan des peintures de la voûte



Peinture de la Vierge en Majesté

PETIT-QUEVILLY

LA CHAPELLE SAINT-JULIEN TRÉSOR ARCHITECTURAL du XII^e siècle

Archives municipales de Petit-Quevilly 2007

NOTICE HISTORIQUE

Unique bâtiment du XIIe siècle de l'agglomération rouennaise parvenu jusqu'à nous dans son intégralité, la chapelle Saint-Julien possède également les plus beaux exemples, dans toute la Normandie, de peintures murales datant des XIIe et XIIIe siècles. Pour ces deux raisons, ce bâtiment de taille et d'apparence modeste noyé au milieu des immeubles des années 1960, demeure assurément l'un des joyaux du patrimoine architectural de la région.

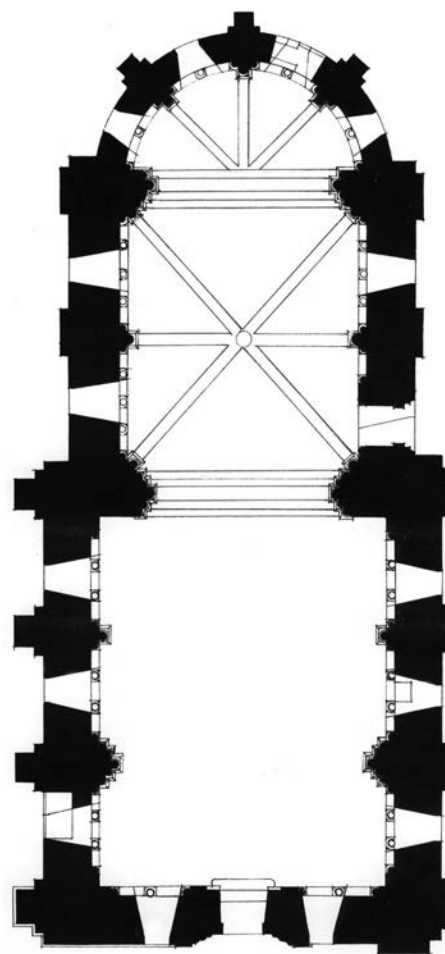
La chapelle du manoir de Quevilly :

Recouvrant au début de l'an mil une grande partie de la rive gauche de la Seine, la forêt du Rouvray constitue pour les ducs de Normandie un merveilleux terrain de chasse aux portes de la capitale normande. Vers 1160, Henri II Plantagenet roi d'Angleterre et duc de Normandie décide de faire aménager un manoir dans son vaste domaine de chasse de Quevilly afin d'ajouter un peu de confort à son loisir préféré. La résidence sans doute élevée à l'emplacement actuel de l'hôpital Saint-Julien à Petit-Quevilly, comporte tout un ensemble de bâtiments dont une chapelle seigneuriale placée sous le vocable de Notre Dame de la Vierge et réservée à l'usage de Henri II et de son épouse Aliénor d'Aquitaine.

L'édifice long de 24 mètres sur une largeur qui varie de 9 à 7 mètres 30 se compose d'une nef unique terminée d'un chœur construits en pierres calcaires provenant des carrières toutes proches de Caumont. Le bâtiment est surmonté d'un clocher s'élevant entre la nef et le chœur sans doute établi sous la forme d'une arcade abritant des tinterelles. Edifiée dans la seconde moitié du XIIe siècle, la chapelle est influencée par l'architecture anglo-normande où se mêlent harmonieusement le style roman caractérisé par la présence de plein-cintres ornés de zigzag et de chapiteaux finement sculptés et le style gothique illustré par la présence d'une voûte d'ogives dans le chœur. L'ensemble des murs et plafonds intérieurs sont peints d'un riche décor mêlant motifs géométriques et végétaux aux couleurs éclatantes, et scènes représentant la vie du Christ, œuvres vraisemblablement dues au talent d'artistes venus d'Angleterre.

Mais Henri II va sans doute avoir peu l'occasion d'apprécier la riche décoration de sa chapelle privée. De plus en plus accaparé par l'administration de son royaume d'Angleterre,

celui-ci doit renoncer à fréquenter sa propriété de Petit-Quevilly. Pour le salut de son âme, le roi décide en 1183 d'offrir son manoir à une communauté religieuse ayant pour vocation de recueillir les jeunes femmes lépreuses. A cette occasion, la chapelle prend le nom de Saint Julien l'Hospitalier, martyr chrétien mort en 304, réputé pour avoir atteint la sainteté après avoir guéri un lépreux de sa maladie. En 1366, la lèpre ayant fortement reculé dans la région, la léproserie Saint-Julien est fermée et ses biens sont réunis à ceux de l'Hôtel Dieu de Rouen. L'ancien manoir d'Henri II est, à partir de ce moment, consacré à la prière et à l'accueil épisodique de malades de la peste. En 1600, après accord passé avec les religieux de l'Hôtel Dieu, le domaine est donné aux moines bénédictins de l'abbaye sainte Catherine de Rouen dont le couvent venait d'être détruit.



Plan de la Chapelle Saint-Julien

Soixante sept ans après leur installation, les Bénédictins doivent laisser place à une communauté de Chartreux originaire de Gaillon. En 1682, le prieuré Saint-Julien voit l'arrivée de nouveaux moines en provenance de la Chartreuse Notre-Dame de la Rose

de Rouen dont les bâtiments tombent en ruine. Mais le couvent de Petit-Quevilly n'étant pas assez conforme aux normes de vie de cet ordre religieux, la construction d'une nouvelle chartreuse est entreprise plus à l'est de leur propriété. Celle-ci doit se composer de deux cloîtres, de logements pour les moines, de bâtiments de service et d'une grande église. En attendant la livraison des premières constructions, la chapelle Saint-Julien continue d'être utilisée par les Chartreux au moins jusqu'en 1698, date à laquelle une chapelle provisoire est ouverte sur le nouveau site.

La chapelle désaffectée :

Au même titre que l'ensemble des bâtiments appartenant à la communauté des Chartreux de Petit-Quevilly, la chapelle est vendue comme bien national en 1791. Mais contrairement à l'église de la nouvelle chartreuse qui est démolie, la chapelle Saint-Julien échappe aux pioches des récupérateurs de matériaux. Le bâtiment désaffecté propriété en 1793 d'un certain Billard est dès lors transformé en écurie et en grenier à foin avec la pose d'un plancher sous la voûte du chœur.

En 1822, la partie ouest de l'ancien domaine des Chartreux comprenant la chapelle étant de nouveau mise en vente, est acquise par Guillaume Lecoite rentier de son état. Vingt ans après cette transaction, celui-ci décide d'installer dans sa propriété une colonie horticole pénitentiaire pour jeunes détenus ouverte en janvier 1843. A cette occasion, Lecoite rétablit la pratique du culte dans la chapelle après 50 ans d'absence pour y donner la messe aux prisonniers. Retour de la pratique religieuse qui nécessite toutefois la réalisation de travaux d'une certaine importance afin de consolider l'édifice et de redonner, à l'intérieur, toute l'apparence d'un lieu de culte pouvant accueillir 180 à 200 fidèles : démontage du plancher posé dans le chœur, fermeture des baies par la pose de nouveaux vitraux en 1847 et 1848, installation d'un autel et sans doute un rafraîchissement des murs intérieurs à la chaux afin de donner un petit coup de neuf à un bâtiment malmené par les années. Mais le pénitencier de Petit-Quevilly, sujet à de nombreuses critiques sur le plan de son fonctionnement doit fermer ses portes sur ordre du ministère de l'Intérieur en septembre 1865.

La fin malheureuse de cette expérience incite Lecoite à se séparer, deux ans plus tard, de l'ancien domaine des Chartreux. Si celui-ci vend une grande partie de la propriété, en revanche il propose en 1867

de céder gracieusement à la commune la chapelle Saint-Julien, dont il n'ignore pas l'intérêt patrimonial, afin que celle-ci soit à l'avenir préservée. Don aussitôt accepté par la municipalité pour en faire la chapelle de l'hôpital que l'on s'appête à ouvrir dans le bâtiment principal de l'ancien pénitencier acquis par la ville. D'abord réservée aux malades et aux cérémonies d'enterrement des indigents, Saint-Julien va ouvrir plus largement ses portes à l'ensemble des catholiques du quartier qui pourront venir y écouter la messe et prier jusqu'aux années 1960 époque où la chapelle perd sa fonction culturelle. Après 1984, celle-ci est transformée en espace pour l'organisation d'expositions artistiques et de concerts permettant ainsi un meilleur contrôle des conditions de conservation de ses précieuses peintures murales classées, comme l'ensemble du bâtiment, depuis le 22 juin 1869 Monuments historiques.

Les campagnes de restauration :

Au XIXe siècle, la chapelle commandée par Henri II Plantagenet a par manque d'entretien beaucoup perdu de sa splendeur. Victime de l'usure du temps, le bâtiment l'est également par les mutilations qui ont fait disparaître son clocher, le pignon en pierres de sa façade, sa toiture d'origine, ses vitraux et une partie de son décor sculpté comme en témoigne encore aujourd'hui le bas relief martelé situé sur le mur extérieur nord.

De fait, la vénérable chapelle s'avère dans les années 1870 dans un état de santé particulièrement préoccupant. Les murs sont lézardés et troués à plusieurs endroits, les contreforts sont dans un tel état de délabrement que certains menacent ruine, l'absence de gouttières au bâtiment provoque de gros problèmes d'infiltration qui entraînent une dégradation très importante des murs intérieurs.

Après des années d'atermoiements néfastes à l'état de l'édifice, le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts demande en 1893 à l'architecte Louis Sauvageot d'étudier sa restauration. Membre de la commission des Monuments historiques et élève de Viollet-le-Duc, celui-ci s'est déjà fait connaître par la restauration de nombreux bâtiments religieux dans le département de la Seine-Inférieure.

En 1895, les premiers travaux financés par l'Etat, le département, la commune et l'industriel quevillais Xavier Knieder sont entrepris sous la conduite de l'architecte Sauvageot. Inspiré par